

# Sur un trait stylistique du parler populaire roumain : le caractère concret et détaillé de l'énoncé paysan et la recherche de la généralisation

Autor(en): **Truskowski, Witold**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de linguistique romane**

Band (Jahr): **33 (1969)**

Heft 129-130

PDF erstellt am: **27.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-399439>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

SUR UN TRAIT STYLISTIQUE  
DU PARLER POPULAIRE ROUMAIN :  
LE CARACTÈRE CONCRET ET DÉTAILLÉ  
DE L'ÉNONCÉ PAYSAN  
ET LA RECHERCHE DE LA GÉNÉRALISATION

I

Les matériaux linguistiques utilisés pour rédiger le présent mémoire proviennent de mes propres enquêtes linguistiques et sociologiques exécutées au cours des années 1960 et 1961 à Drăguș, un village roumain de Transylvanie du sud (district de Făgăraș).

C'est un village d'agriculteurs de culture traditionnelle. Le métier de pâtre, très fréquent autrefois, se réduit actuellement à 54 individus dont seulement 4 bergers de moutons et 50 de bovins. Ces bergers viennent de quelques rares familles où ce métier est devenu traditionnel. Depuis 1958 et surtout 1960, commence à paraître dans la vie de ce village un nouvel élément : une partie assez importante d'agriculteurs habitant encore le village a changé de métier, devenant ouvriers à l'usine de Orașul Victoria. Cette partie de la population, soumise à des influences plus fortes de la ville, commença à changer sensiblement les coutumes traditionnelles du village. Celui-ci se caractérisait, même parmi les villages environnants, par une cohésion interne accentuée et par un attachement résolu aux vieilles coutumes.

Les enquêtes exécutées sur place ont eu pour but principal d'enregistrer les termes villageois concernant l'alimentation paysanne au sens le plus large du terme. J'ai essayé dans mes enquêtes de bien connaître quelles étaient les opinions des paysans sur la nourriture et l'alimentation. Ce sujet particulier a été étudié grâce à deux informateurs.

Le premier, D. S., âgé de 65 ans en 1961, était un excellent artisan, maître-pelletier. L'autre, Gh. R., âgé de 55 ans en 1961, était l'instituteur

du village. L'un comme l'autre étaient natifs de ce lieu; l'instituteur en principe ne dépassait pas dans ses pérégrinations le district, l'artisan, boitant à la suite d'une poliomyélite, ne quittait que très rarement sa cabane. L'un comme l'autre avaient un contact très large avec la population du lieu et de la contrée. Ils se distinguaient tous les deux par une intelligence remarquable et le goût d'observation. Doués d'une mémoire exceptionnelle, ils savaient non seulement reproduire très fidèlement les énoncés de leurs interlocuteurs mais, dans plusieurs cas, localiser aussi la date de ces énoncés. Dans les conversations quotidiennes ils se servaient tous les deux du dialecte du lieu. L'instituteur connaissait aussi le langage citadin, mais je l'ai instamment prié de n'utiliser dans nos conversations que le dialecte. L'un et l'autre sont devenus mes amis intimes car je les connaissais déjà depuis mes enquêtes antérieures de 1938 et 1958. Se sentant compris par moi, ils n'étaient jamais gênés par leur forme d'expression dialectale. Cette dernière remarque est importante pour constater la qualité de leurs énoncés puisque, comme l'affirme le regretté J. Marouzeau « la langue des gens simples peut être très artificielle en considération de la qualité de l'interlocuteur »<sup>1</sup>. Mes questions étaient formulées en langue littéraire roumaine, les réponses tout à fait spontanées, en dialecte.

Les opinions concernant le problème sus-mentionné étaient exprimées sous forme structurelle des phrases plus ou moins développées. Dès le début mon attention a été attirée par la façon toute particulière de composer ces phrases. Au commencement même de l'enquête je me suis vite rendu compte que tout en connaissant les mots particuliers, je n'arrivais pas à comprendre le sens de la phrase. C'était assez vexant pour moi qui, bien qu'étranger, me piquais de connaître assez bien la langue littéraire roumaine. Ce n'est que petit à petit que je suis arrivé à la conclusion que la réalisation linguistique paysanne de la pensée différait de la mienne. Donc, pour pouvoir entamer le problème initial de la recherche sur les particularités de ce parler populaire, il faut d'abord connaître à la source et élucider la structure même des phrases. Cette pensée m'a conduit à la réflexion, que la comparaison des styles de deux classes sociales dans le cadre d'une *stylistique sociale* me permettra d'aboutir à la pleine compréhension de la valeur d'expression paysanne. Il faudrait donc opposer le style de la classe citadine, dans lequel je m'exprimais, au style paysan.

1. J. Marouzeau, *Précis de stylistique française*<sup>2</sup>, Paris, 1946, p. 201.

Seule une telle analyse des différences entre les stylistiques de deux classes sociales, peut conduire ensuite à la recherche des traits essentiels de deux mentalités opposées.

Il faut constater que les études concernant le style de la langue des groupes sociaux territoriaux — où se classe le style de la langue de la ville et du village — ne sont pas trop nombreuses. Du point de vue méthodologique elles sont marquées par la recherche d'une méthode appropriée et de tout un éventail des problèmes relatifs à la question.

Le latiniste français J. Marouzeau fut un des premiers qui étudia cette question. Ses observations et études sur sa langue maternelle<sup>1</sup> l'ont aidé dans le domaine de la langue latine à frayer le chemin pour démêler les problèmes compliqués de la stylistique latine dans son évolution historique<sup>2</sup>. Marouzeau oppose certains traits caractéristiques du parler urbain à ceux de la campagne. Un de ces traits caractérisant le parler rustique serait d'après lui l'atténuation systématique et une certaine fuite devant l'expression intensive, tout cela conduisant à l'économie du renouvellement linguistique et, en fin du compte, au conservatisme. Ces traits s'opposent radicalement à ceux du parler des citadins.

L'autre trait du parler paysan serait, d'après Marouzeau, le détour et la périphrase. Le manque de curiosité verbale conduit les paysans à l'emploi presque exclusif de la formule et du cliché. Ce caractère communicatif réduit au minimum, cette sobriété d'expression, relèvent, d'après l'auteur, de la mentalité paysanne, qui peut être expliquée par les conditions d'existence de l'homme des champs. Mais « il faudrait se garder de prendre cette sobriété pour de la simplicité. Rien n'est moins simple que la mentalité du paysan, rien n'est moins sincère et spontané que son langage »<sup>3</sup>. « L'homme sans culture est un produit social tout aussi complexe que

1. J. Marouzeau, *Un trait du parler rustique : l'atténuation* dans *B. S. L. P.* XXIII, 1922, p. 28-31 ; *Le parler « paysan » : détour et formule*, dans *B. S. L. P.* XXV, 1924, p. 90-94 ; *Le parler des gens moyens, interdictions des convenances et tabou du sentiment*, dans *Journal de psychologie* 1927, p. 611-617 ; *Précis de stylistique française*<sup>2</sup>, Paris, 1946, passim ; *Aspects du français*, Paris, 1950 surtout chap. V, Langage et société, chap. XIX. Le mot et la formule, chap. II. Le rôle de l'auditeur ; *Notre langue*. Paris, 1955, surtout chap. XIII, 1, Indices culturels dans le langage, chap. 2, La langue dite vulgaire.

2. J. Marouzeau, *Le latin, langue des paysans*, dans *Mélanges J. Vendryes*, Paris, 1925, p. 251-264 ; *Quelques aspects de la formation du latin littéraire*, Paris, 1949, surtout chap. I. Latinitas — Urbanitas — Rusticitas.

3. J. Marouzeau. *Le parler « paysan » : détour et formule*, dans *B. S. L. P.* XXV, 1924, p. 90.



l'homme cultivé »<sup>1</sup>. Marouzeau énumère quelques traits stylistiques du langage paysan et les met directement en corrélation avec la mentalité paysanne, conçue d'ailleurs comme une entité stable, achronique. L'auteur varie, quand il propose des explications. Il attribue les exemples donnés pour les paysans, au groupe peu délimité des illettrés ou même, au groupe encore plus vague, de gens moyens, sans motiver le changement de ses conceptions. Cet élargissement a nui au problème qui a échappé à l'auteur. Une déclaration du genre : « on voit dans quelles subtilités et dans quelles difficultés aussi s'engage celui qui prétend transposer sur le plan du langage la gamme des valeurs sociales »<sup>2</sup>, constitue un aveu de la défaite. Toutefois cette défaite n'est pas complète; elle est plutôt une hésitation, une défaillance, car dans sa stylistique de la langue française, dans le paragraphe « Les circonstances de l'énoncé »<sup>3</sup> Marouzeau nous présente certaines constatations générales qui méritent d'être citées ici in extenso : « Le style est fonction des moyens que met à la disposition de l'énonçant l'état de sa culture; un illettré emploie une langue pauvre et rudimentaire, un intellectuel une langue composite et multiforme. Il est fonction de l'état social, ce qui n'est pas nécessairement la même chose : tel aristocrate, moins cultivé qu'un intellectuel, emploiera pourtant une langue plus savante et plus châtiée; tel ouvrier, plus ignorant que tel paysan, parlera une langue plus pittoresque et plus variée. Il est fonction enfin essentiellement des conditions dans lesquelles se trouve l'auteur de l'énoncé... ».

L'auteur qui n'est pas sociologue, ne s'est point rendu compte, que, si un groupe social n'a pas de caractère strictement défini et s'il n'est pas exclusif en tant qu'ancien groupe paysan, les traits caractéristiques de sa langue seront plus ou moins flous et coïncideront avec les traits d'autres groupes. D'ailleurs la cohésion d'un groupe territorial peut subir une évolution dans le temps allant même jusqu'à une dissolution plus ou moins accentuée. D'autre part, il est impossible de ne pas remarquer que la mentalité est aussi un produit de l'évolution historique, qu'elle n'est nullement un concept stabilisé une fois pour toutes, comme le font croire beaucoup parmi ceux qui se sont occupés de la relation entre langue, pensée et société.

1. J. Marouzeau, *Aspects du français*, Paris, 1950, p. 34.

2. J. Marouzeau, *Aspects du français*, Paris, 1950, p. 33.

3. J. Marouzeau, *Précis de stylistique française*<sup>2</sup>, Paris, 1946, p. 197, 198.

Le deuxième savant qui s'est occupé des différences entre la langue citadine et la langue paysanne fut Marcel Cohen<sup>1</sup>. Son côté ethnographe lui a visiblement permis de s'attaquer au problème sous un angle différent de celui de son prédécesseur, en lui offrant la faculté de surmonter un certain psychologisme de ce dernier. Il cite Marouzeau surtout pour s'y opposer partiellement<sup>2</sup>. Marouzeau a présenté le matériel concret du terrain. Cohen donne plutôt quelques observations de généralisation dans un cadre plus vaste. Il se tient sur ses gardes quant à la définition du rapport entre les faits sociaux et les faits linguistiques, ainsi que sur leurs influences réciproques dans l'évolution historique<sup>3</sup>. Il souligne la complexité des conditions sociales où s'insèrent les faits linguistiques<sup>4</sup>. Mais il est difficile, dit-il, de parler d'une manière plus précise de l'opposition qui nous intéresse car « nous ne savons presque rien de précis sur les différentes manières qu'ont les Français de la ville et de la campagne d'employer leur langue en parlant »<sup>5</sup> ; il souligne que les relations entre ces deux types de l'expression linguistique se développaient différemment dans l'histoire<sup>6</sup>. Chaque groupe social possède son propre individualisme linguistique et les degrés de différenciation étant extrêmement variables, leurs effets vont de la simple perception d'un ou plusieurs traits particuliers, jusqu'à la non-compréhension<sup>7</sup>. A plusieurs reprises l'auteur indique la nécessité de recherches linguistiques, largement conçues, menées dans des différents milieux sociaux<sup>8</sup>. En ce qui concerne la relation entre la langue et la mentalité, il déclare qu'il est absurde de chercher à travers la constitution d'une langue tous les détails de la mentalité actuelle<sup>9</sup>. Il y a toujours le décalage entre la pensée et le langage<sup>10</sup>.

1. M. Cohen, *Initiations aux recherches sur société et langage*, Paris, 1950; *Société et langage*, II<sup>e</sup> série. *Autour du vocabulaire*, Paris, 1949; *Langage citadin et langage rural*, dans *Villes et campagnes*, Paris, 1953; *Pour une sociologie du langage*, Paris, 1956; *Cinquante années de recherches linguistiques, ethnographiques, sociologiques, critiques et pédagogiques*, Paris, 1955, passim.

2. M. Cohen, *Société et langage*. II<sup>e</sup> série, Paris, 1949, p. 5-6

3. M. Cohen, *Pour une sociologie ...*, p. 129.

4. M. Cohen, *Pour une sociologie ...*, p. 130.

5. M. Cohen, *Cinquante années...*, p. 319.

6. M. Cohen, *Pour une sociologie ...*, p. 169-172.

7. M. Cohen, *Pour une sociologie ...*, p. 78.

8. M. Cohen, *Grammaire et style*, Paris, 1954, p. 221

9. M. Cohen, *Cinquante années ...*, p. 37, 41.

10. M. Cohen, *Cinquante années ...*, p. 57.

En somme aucun de deux auteurs cités ne donne une réponse satisfaisante : il faut donc comparer plus complètement le parler citadin et le parler paysan. Il faut encore rassembler un matériel considérable englobant tous les traits du langage paysan qui frappent au premier abord l'homme de la ville. Mon travail se propose pour but de pousser les recherches vers ces deux problèmes principaux.

En premier lieu, il faut saisir sur le vif l'opposition contemporaine du style des énoncés. Je ne me prononce pas pour le moment quant à la genèse de ces styles ni à leur succession dans le temps. Ce n'est qu'après avoir présenté tout le matériel linguistique rassemblé par moi que je tenterai d'émettre, dans la conclusion, quelques hypothèses délicates indiquant lequel de deux procédés de style me paraît plus archaïque. J'essaierai aussi de répondre à la question si passionnante, si et dans quelle mesure on peut admettre une corrélation entre expression linguistique et mentalité.

Mais au seuil de ces réflexions il faudra encore se demander si l'on peut généraliser à un tel point les observations se rapportant à un seul village roumain. Je crois que la réponse peut être affirmative, à certaines conditions près.

La plus importante de ces conditions serait de constater si l'on peut considérer la petite cellule sociale, que représente un village, comme faisant partie d'une totalité plus grande, aux mêmes traits essentiels de culture. Dans notre cas, le doute ne se pose pas car l'on connaît, de par les études spéciales et de par l'autopsie, le caractère unifié et distinctif de culture et mentalité paysannes.

Ce caractère distinctif de la mentalité paysanne résulte des conditions de vie extérieures comme intérieures de cette classe sociale.

Du point de vue extérieur, dans toute l'Europe du Moyen-Age, en France à partir du XIII<sup>e</sup> siècle, apparaît une disjonction du groupe paysan du reste de la société. Par la suite, la classe paysanne n'a plus participé à la vie commune de la nation entière. Elle fut successivement repoussée jusqu'au dernier échelon dans la hiérarchie des classes. Elle y fut maintenue presque jusqu'à notre siècle. Cette attitude de la totalité de la société a développé chez les membres du groupe paysan un sentiment d'infériorité si bien exprimé par cette phrase de Maspétiol<sup>1</sup> : « peu considéré par la société, le paysan en arrive à peu se considérer... ».

1. R. Maspétiol, *L'ordre éternel des champs. Essai sur l'histoire, l'économie et les valeurs de la paysannerie*, Paris, 1946, p. 207.

Du point de vue intérieur, il s'est créé au cours de l'histoire une cohésion d'un type spécial <sup>1</sup>, due à la dépendance primaire et directe du groupe paysan entier de la terre, sans l'intermédiaire de l'argent <sup>2</sup>. Voilà ce qu'en dit un spécialiste français : « La paysannerie est de l'ordre des liens concrets appuyés sur les fortes réalités du terroir et qui, grâce à ce contact, peuvent se développer en une chaude cohésion humaine » <sup>3</sup>.

En conséquence « la communauté conduit à une conscience du « nous », qui entraîne l'exclusion de ceux qui n'en sont pas » <sup>4</sup>. Cette cohésion conduit donc à la conscience de l'unité du groupe en même temps qu'à l'exclusivisme et à l'impénétrabilité. De cette sorte les conditions de l'existence ont conduit à deux traits particuliers : homogénéité et résistance aux influences extérieures. Voilà comment les conditions extérieures et intérieures ont abouti au traditionnalisme et à la conservation, comme survivance, de maintes vieilles institutions, dont la langue <sup>5</sup>.

Puisque les conditions de vie, sociales comme culturelles, des paysans roumains ne se distinguant guère dans leurs traits fondamentaux de celles des paysans européens <sup>6</sup>, ne différaient pas beaucoup sur des grandes étendues dans leur propre pays, leur mentalité a dû être assez semblable.

En conséquence je suis porté à croire que l'on peut tenter de saisir la réalisation linguistique de la mentalité paysanne, même à l'appui d'exemple d'un seul village, confronté toujours, même d'une façon subconsciente, avec la réalité polonaise, à cette restriction près que les conclusions devraient être conçues comme provisoires jusqu'à leur vérification à l'appui

1. R. Maspétiol, *op. cit.*, p. 194, 197.

2. R. Maspétiol, *op. cit.*, p. 188 a remarqué, en s'appuyant sur une littérature de spécialité, une très curieuse ressemblance du paysan noir et du paysan extrême oriental avec le paysan européen, ressemblance se basant sur cette dépendance directe de la terre.

3. R. Maspétiol, *op. cit.*, p. 189.

4. R. Maspétiol, *op. cit.*, p. 191.

5. Dans ces derniers temps, trois savants sont venus à la conclusion que la séparation d'un groupe social et son exclusivisme conduit infailliblement à la différenciation linguistique dans quelle direction qu'aille cette différenciation. Ces trois savants c'est : K. Moszyński, *Człowiek. Wstęp do etnografii powszechnej i etnologii*. Wrocław-Kraków-Warszawa, 1958, p. 748 ss, 758 ; A. Martinet, *Éléments de linguistique générale*. Paris, 1960, p. 159, § 5-14 ; Chr. Mohrmann, *Les relations entre culture profane et culture chrétienne aux premiers siècles de notre ère*, dans *Revista Portuguesa de Filologia*, vol. XII, 1, 1962-63, p. 5 de l'extrait.

6. Tout cela ressortit d'une façon saillante après ma confrontation de certains traits de culture populaire suisse, tirés du livre de M. Weiss, *Volkskunde der Schweiz*, Erlenbach-Zürich, 1946, passim, avec ceux, connus sur place, de la culture roumaine.

d'un matériel plus abondant et provenant de différentes provinces roumaines.

Mon attitude est enfin corroborée par l'opinion du savant polonais, le professeur K. Dobrowolski qui, à deux reprises, en partant d'autres prémices, arrive au même principe méthodologique. Il dit <sup>1</sup> : « Tout chercheur des phénomènes de culture doit travailler à faire ressortir des conclusions généralisantes, même des *étroits segments de la réalité* (c'est moi qui souligne) faisant partie de ses recherches scientifiques sans regarder si l'objet de ses recherches constitue un passé lointain ou proche ou encore une réalité contemporaine soumise à des observations systématiques. Tout fait réel doit être pris en considération ». Mais « ce n'est qu'après avoir comparé une suite de segments analogues d'une manière détaillée et adéquate du point de vue méthodologique et après avoir confronté les conclusions généralisantes tirées de ces segments que l'on peut aboutir à la découverte des régularités de comportements et des tendances d'évolution plus générales, ayant une portée universelle ». En tout cas le degré de la probabilité des formules théoriques dépend des structures chronologiques et d'espace, prises en considération <sup>2</sup>.

Pour terminer ces remarques préliminaires il faut encore ajouter que le caractère spécial du parler paysan se manifeste surtout chez les membres de la génération âgée, la jeune génération devenant de plus en plus bilingue, et perdant beaucoup de ses traits paysans archaïques sous l'influence des contacts multiples de la ville.

## II

Le caractère concret et détaillé de l'énoncé est une des plus saillantes réalisations linguistiques de la paysannerie traditionnelle; au sens négatif, cela se manifeste par l'absence de la généralisation et de l'abstraction.

1. K. Dobrowolski, *Studia nad teorią kultury ludowej, Etnografia Polska* IV, 1961, p. 21. A comparer encore une autre observation complémentaire du même auteur dans son article : *Trzy studia z teorii kultury ludowej, Etnografia Polska* VIII, 1964 p. 14 et surtout p. 15. « Un territoire relativement peu étendu, en admettant un cadre chronologique plus large, permet au chercheur d'obtenir une base plus complète pour découvrir la dynamique des procès étudiés aussi bien dans leurs traits variables que dans leurs traits communs ».

2. D'après K. Dobrowolski, *Studia nad teorią kultury ludowej, Etnografia Polska* IV, 1961, p. 19 et 20.

Voilà un exemple de l'énoncé citadin confronté avec son correspondant paysan. Comme réponse à la question : « Comment mange-t-on chez vous ? » (en roumain : *Cum se mănîncă la Dvs?*), nous, les citadins répondons : Chez nous on mange d'une telle ou telle autre manière ; (en roumain : *La noi se mănîncă așa și așa*; en polonais : *U nas je się tak a tak*). Comme on voit la manière de parler citadine, intellectuelle, emploie la généralisation, une personne répondant quasiment au nom de tout notre groupe social, comme si tout le monde mangeait de la même façon. En tant qu'indicateur grammatical de généralisation le français emploie le pronom impersonnel « on » ; le roumain, le pronom réfléchi « se » ; le polonais de même le pronom réfléchi « się ». Le paysan formule son énoncé d'une façon plus concrète, car il ajoute les précisions qui paraissent superflues aux citadins. Les précisions paysannes concernent la personne qui accomplit une activité, quelquefois aussi le lieu d'activité, enfin la situation et la façon de l'accomplissement de cette activité. La personne même est généralement précisée à la 3<sup>e</sup> personne, quelquefois aussi à la 1<sup>re</sup>, ce qui semble signifier que l'interrogé indique mentalement la personne qu'il a vu exécuter cette action. Cette personne lui est connue par sa propre expérience directe, ou bien il se la rappelle en activité, ou enfin il se l'imagine exécutant l'action en question ; éventuellement — s'il s'agit de la 1<sup>re</sup> personne — le paysan interrogé peut encore indiquer sa propre personne.

Et voici quelques exemples de l'emploi de la 3<sup>e</sup> personne : Pour expliquer le but du manger le paysan interrogé s'est exprimé ainsi : *îel mîncă ca să nu-î hîie foame și să poate munci*/Inf. Gh. R. 1960/; littéralement : « il mange afin qu'il n'ait pas faim et qu'il puisse travailler », ce qui se traduit en langue citadine, intellectuelle : « on mange afin qu'on n'ait pas faim et qu'on puisse travailler ».

Une devinette populaire indique, elle aussi, le but du manger. Elle possède deux réponses dont l'une est fautive. Voici textuellement la devinette (Inf. Gh. R. 1960) : *Trăieșt'i ca să mîncî or mîncî ca să trăieșt'i?* ce qui veut dire littéralement : « Vis-tu pour que tu manges ou manges-tu pour que tu vives ? » La première réponse : *Mîncă ca să trăiască*, littéralement « il mange pour qu'il vive » et en traduction citadine : « on mange pour vivre » est la réponse juste, tandis que l'autre *trăiește ca să mînce*, littéralement « il vit pour qu'il mange » et en traduction citadine « on vit pour manger » est la réponse blâmée.

L'opinion concernant le rapport entre le travail exécuté et la nourriture,



qui en est la récompense a aussi été exprimée à la 3<sup>e</sup> personne : p. ex. *đi-ėja are că-o lucrat* (Inf. Gh. R. 1960), littéralement : « il a de quoi manger puisqu'il a travaillé », ce qui représente en langue citadine : « On a de quoi manger si on a travaillé ». Si quelqu'un pense qu'il aura à manger sans travail, on dit de lui : *iel cîn o vint aici o crezut că-s cîhi cu colači în coadă* (Inf. D. S. 1960), ce que l'on traduit par : « celui-là quand il vient ici, il croit qu'il y a des chiens avec des gâteaux sur la queue ». Dans ce dernier exemple la concrétisation de la personne est encore étayée par une situation concrète.

La situation concrète fait ressortir la personne concrète aussi dans un autre exemple. A Drăguș on présume un parallélisme dans le comportement au cours du travail et du manger. Un paysan s'exprime à ce sujet : *Las că l-am văst după mîncare că iera un leneș* (Inf. D. S. 1960), ce qui peut se traduire par : « Laisse tomber car j'ai vu à sa façon de manger qu'il est paresseux ». Une autre opinion formulée dans le même sens était : *care mîncă iute și lucrîază iute* (Inf. Gh. R. 1960), ce qui veut dire « celui qui mange vite, travaille vite ». De celui qui prenant grand soin de soi-même, néglige de nourrir son bétail qui prend triste figure, les paysans disent : *nu și-o văst făr burta lui* (Inf. D. S. 1960), ce qui veut dire : « Il ne voyait rien hormis son ventre ».

Plus rares sont les exemples à la 1<sup>re</sup> personne. Quand après le dîner un paysan boit un peu, il dit : *i-am pus capacu frumos* (Inf. Gh. R. 1960), littéralement « je lui ai mis un beau couvercle ». Le manque d'eau, étant un grave inconvénient, le paysan dit : *numa înt-o zî am fost fără apă și am gîndit că morîu de sîete* (Inf. Gh. R. 1960), ce qui veut dire : « Un jour seulement j'étais sans eau et je pensais que je mourrais de soif ».

Dans ces deux derniers cas, le sentiment de plaisir ou de douleur est si profond que l'homme paraît se placer lui-même dans la situation au lieu de l'attribuer à l'homme en général. Voici un autre exemple où le sentiment de tristesse entre en jeu. De deux amis, l'un se prétend meilleur sous tous les rapports *se ține mai bun*. L'autre alors lui dit : *dăor n-am mîncat cu tine din blid* (Inf. Gh. R. 1960), littéralement : « n'ai-je donc pas mangé avec toi dans la même écuelle », à la place d'une généralisation citadine qui serait p. ex. : « n'a-t-on pas mangé ensemble de la vache enragée ».

Toutefois, il serait faux d'affirmer que le type roumain *se* de généralisation n'existe pas à la campagne; il existe mais apparemment moins fréquent que parmi les intellectuels de la ville. Puisque le type « se »

prouve d'une mentalité plus développée, son emploi paraît être relativement plus récent à la campagne. Dans l'état présent des choses, le type concret semble constituer un archaïsme de pensée ou seulement stylistique. Il serait donc utile et intéressant d'entamer des recherches spéciales pour délimiter quelle est son aire géographique en Roumanie actuelle. Une fois l'aire géographique établie, il serait encore de rigueur de sonder son emploi, éventuellement les hésitations de cet emploi, suivant les catégories d'âge et de sexe, vu que les vieillards et surtout les femmes conservent les archaïsmes plus longtemps. On arriverait de la sorte à constater quelle est la relation de ces deux constructions dans des villages particuliers. Ces recherches ne paraissent pas trop faciles, et supposent des observations de longue durée, mais les résultats peuvent se révéler fort utiles pour les études de l'évolution de la langue et de la pensée.

En ville, le type concret paraît inexistant, surtout à la 3<sup>e</sup> personne ; toutefois le style affectif de l'énoncé peut, même ici, admettre la concrétisation à la 1<sup>re</sup> personne.

J'ai déjà observé que la concrétisation peut se rapporter aussi au contexte-consituation. P. ex. un paysan (Inf. D. S. 1960), par ailleurs très intelligent, interrogé s'il connaît le mot *vasele* « les pots », après un moment d'hésitation m'a répondu non par la formule d'affirmation ou de négation, mais en toute une phrase : *Am adus frumçasele vase de la târg*, ce qui veut dire : « J'ai rapporté de beaux pots du marché ». Je dois avouer que cette réponse étant tellement inattendue pour moi, j'ai répété l'interrogation, sans que la réponse varie.

La mise en évidence par le contexte appartient d'ailleurs aux procédés préférés de l'expression paysanne. P. ex. mes interlocuteurs voulaient m'initier à la façon de traiter le bétail à Drăguș. Suivant le code du bon propriétaire les animaux, accomplissant des fonctions très importantes dans la vie d'une famille paysanne, doivent être traités du point de vue de la nourriture à l'égal des hommes. Les énoncés concernant ce fait concret, ont toujours été introduits à l'aide de formules telles que : *așa spun* littéralement « ils disent ainsi », ce qui veut dire : « on dit ainsi », ou *femeia spune către uoim*, littéralement : « la femme dit à son mari », ou encore *zîc oamehî*, littéralement « les gens disent ». Voici quelques exemples : *zîc oamehî : care mîncă iute și lucrîază iute* (Inf. D. S. 1960), littéralement : « les gens disent : qui mange vite, travaille vite », ou bien : *așa spun : dă de bîut la ghițai apă dîn găleată undă beau ieri. Nu țî-o hi scîrbă*



*de ghițai că ieși is mai curăț ca ȳomu* (Inf. Gh. R. 1960), littéralement : « ils disent ainsi : donne à boire à tes veaux dans le seau qui sert à boire aux hommes. Que les veaux ne t'inspirent pas de répugnance car ils sont plus propres que les hommes ». L'énoncé cité ci-dessus a été exprimé une fois à l'impératif, une autre fois à l'optatif, qui est un impératif affaibli.

La personnification possède, elle aussi, dans le milieu paysan, la fonction stylistique de concrétisation. P. ex. la nécessité de manger est exprimée sous la forme d'un conseil : *cauș să te împaci cu gura* (Inf. Gh. R. 1960), littéralement « tâche de t'entendre bien avec ta gueule », ou sous forme d'une plainte : *vai de mihe, cite mai cere gura asta* (Inf. D. S. 1960), littéralement : « Mon dieu, mon dieu, combien encore exige cette gueule ». Dans ce cas, puisque la personne qui a besoin de nourriture, est une abstraction pour le paysan, il se la représente d'une façon concrète par l'organe qui, d'après son expérience empirique, reçoit cette nourriture. J'ai aussi l'impression que certains de ces énoncés étaient nuancés de plaisanterie.

Cet esprit de plaisanterie se manifeste p. ex. dans l'altercation entre la gueule et le ventre, deux hypostases concrétisées des facultés humaines. Si quelqu'un reste un jour sans manger il dit : *O gândit burta că s-o spinzurat gura* (Inf. Gh. R. 1961), c'est-à-dire : « le ventre a pensé que la gueule s'est pendue ».

Même, le symbole est conçu chez les paysans d'une façon tout à fait concrète. En voici la preuve. Le repas en commun de toute la famille consommé dans une seule écuelle a été reconnu dans l'ancienne communauté villageoise comme le symbole de l'unité de famille, de ses membres vivants, et quelquefois aussi de ses membres disparus. Cette valeur symbolique du repas commun a été transférée d'une manière concrète, suivant l'ancienne mentalité paysanne, sur l'emplacement où l'on mange c'est-à-dire sur la table, et sur l'ustensile dans lequel on mange, l'écuelle. Dans plusieurs énoncés cette valeur concrète du symbole ressort manifestement. P. ex. quand deux paysans se querellent, l'un d'eux dit : *Ești un sărintoc*, littéralement : « tu es un pauvre diable ! », et l'autre lui répond du tac au tac : *dăar n-am mâncat de pe masa ta* (Inf. Gh. R. 1960), littéralement : « N'ai-je donc pas mangé de ta table ». Deux amis qui ont vécu ensemble disent de leur amitié : *ne-am mâncat amaru din același blid* (Inf. Gh. R. 1960), littéralement : « nous avons mangé l'amertume d'une même écuelle ».

Le premier essai de la généralisation apparaît dans la façon de formuler le verbe d'une phrase à la 2<sup>e</sup> personne. Puisque celui qui parle ne s'adresse pas à une deuxième personne mais plutôt à soi-même, l'action indiquée se retourne vers lui-même ; ainsi la situation particulière et individuelle paraît s'élargir et embrasser mainte situation semblable, répétée à n'importe quel moment, ce qui mène déjà à la généralisation de cette situation particulière. D'un autre point de vue un tel énoncé serait une sorte de dialogue intérieur extériorisé à haute voix, mais faisant semblant d'être dirigé à un interlocuteur. Les exemples de ces phrases à la 2<sup>e</sup> personne ne manquent pas dans mes relevés. P. ex. : *Fără apă nu poți trăi, d'e toate te măi poți lipsi da de apă ba !* (Inf. Gh. R. 1960), littéralement : « tu ne peux pas vivre sans eau, tu peux manquer de toutes choses mais non de l'eau ! », ce qui se traduit en langage intellectuel : « On ne peut vivre sans eau ... », ou bien « ... *cauț să mîncî* » (Inf. Jon Sofonea, 1960 et autres), littéralement : « tu dois manger », ce qui se traduit en langage citadin : « on doit manger < car sans manger on ne peut pas vivre >. Il faut remarquer ici qu'une telle tournure de phrase peut se rencontrer dans la langue citadine, mais plutôt dans la variante affective.

Il y a encore un autre essai de généralisation, par l'extension de la situation particulière concrète sur une situation qui puisse être répétée par plusieurs fois. C'est, d'un côté, la phrase du type désidératif, introduite par le verbe impersonnel *trebuie*, « il faut ». P. ex. : *uite că ghitelile trebuie să mînce* (Inf. Gh. R. 1960), littéralement : « veille, car il faut que tes animaux mangent ». D'un autre côté, c'est la proposition temporelle, introduite par une formule d'interdiction postposée *e rușine*, « c'est une honte ». P. ex. *Cînd ie uomu mare și gras, și ghitelile slabe ie rușine* (Inf. Gh. R. 1960), littéralement : « Quand l'homme est grand et gras et ses animaux sont maigres, c'est une honte ».

Dans les deux cas ci-dessus, la situation peut se répéter plusieurs fois, presque à l'infini ; elle est donc sur la voie de devenir générale.

L'énoncé paysan atteint son plus haut degré de généralisation dans les proverbes, quasi-proverbes, expressions proverbiales ou les dictons. Tout d'abord essayons de définir la différence entre le proverbe et le quasi-proverbe. Le proverbe est une phrase figée, établie pour tout un groupe social donné ; le quasi-proverbe est une phrase figée individuelle, répétée traditionnellement et fréquemment par l'individu qui le créa.

Bref, je veux souligner ici que l'on peut distinguer quelques degrés de généralisation dans les proverbes, sous réserve que cette gradation ressort

dans la plupart des cas uniquement à leurs débuts pour se dissiper ensuite, à la suite d'une lexicalisation.

Maintenant je veux présenter deux types de proverbes, montrant une certaine progression de la généralisation. Dans le premier d'entre eux l'élément de concrétisation est encore conservé. Il est constitué par l'indication de la personne : *La mîncare asudă / La lucru îngheață* (Inf. Gh. R. 1960), ce qui veut dire : « En mangeant, il sue / en travaillant, il gèle », ou bien : *Pentru folosință în casă, gura nu te lasă ...* (Inf. Ion Sofonea, 1960, Izaac Stanimir 1938, Lazăr Fogoroș 1938), ce qui approximativement veut dire : « Pour que tu sois d'utilité à la maison, ta gueule ne peut pas te lâcher ... »

Dans le second cas tout élément de concrétisation, qu'il s'agisse d'une personne, ou d'une situation, est complètement éliminé du proverbe. Mes deux exemples pour le second cas attaquent les fainéants qui veulent manger sans travailler : *La plăcinte înainte / La război înapoi* (Inf. Gh. R. 1960), littéralement : « Vers les gâteaux en avant, vers le métier de tissage en arrière », ce qui en langue littéraire signifie approximativement : vers les gâteaux < tu te jettes > en avant, vers le métier de tissage < tu te rejettes > en arrière », ou *La mîncare ca lupu, la lucru ca butucu* (Inf. Gh. R. 1960), littéralement : « Au repas < tu es > comme le loup, Au travail < tu es > comme une souche ».

Donc du point de vue linguistique, la tendance à la généralisation se manifeste ici par l'élimination des indicateurs grammaticaux, du pronom et du verbe personnel.

### III

Après avoir présenté le matériel linguistique rassemblé j'essaierai maintenant d'en tirer quelques conclusions plus générales. Je voudrais surtout mettre en relief deux problèmes : 1) lequel des deux procédés linguistiques comparés, celui de la ville ou celui du village paraît plus archaïque, 2) dans quelle mesure peut-on admettre une corrélation entre expression linguistique et mentalité. Les réflexions concernant le sens primitif du concret et de l'abstraction et de leur rapport mutuel vont terminer ce chapitre.

La réponse à la première question est univoque. Les linguistes ainsi que les ethnologues sont ici d'un commun accord. P. ex. le linguiste Ch. Bally dit : « Les complications inutiles ... sont un caractère commun

à toutes les langues et en même temps un signe de primitivité <sup>1</sup>. Un autre linguiste J. Schrijnen met cette attitude en évidence avec encore plus de force quand il caractérise les traits généraux des langues « exotiques » : « ce que l'on appelle ordinairement une langue riche est de fait une langue compliquée et prolix. Les langues de culture d'un niveau plus élevé nécessitent moins de mots pour exprimer les sentiments et les idées, et, par la suite, peuvent économiser beaucoup d'efforts. Par contre les peuples les moins civilisés possèdent souvent les langues les plus embrouillées ; or la richesse de mots et de formes n'est nullement une marque d'une culture supérieure ... Beaucoup d'objets portent là-bas des noms différents suivant la situation où ils se trouvent ... Et pourtant la langue a surtout une fonction sociale. Elle entame une liaison consciente parmi les hommes et les fait aptes à la vie en société. En conséquence, seulement une langue la plus simple possible, la plus commode et dont la valeur sociale est la plus grande, approche le plus l'idéal. La langue la meilleure est celle ... qui, utilisant les formes les plus simples, possède la plus grande capacité d'expression » <sup>2</sup>.

Indépendamment de deux auteurs cités, l'africaniste D. Westermann arrive à une conclusion semblable, en parlant des langues de l'Afrique « noire » : « La richesse de ces langues constitue à la fois leur pauvreté <sup>3</sup> ». Et voilà ce que dit à propos du caractère des langues des peuples peu civilisés l'ethnologue polonais K. Moszyński : « minutieux, différencié (aussi par la précision des relations détaillées), méticuleux (prise en considération des détails de deuxième et de troisième ordre de peu ou sans importance » <sup>4</sup>. A ces traits se joint aussi, suivant l'auteur, « une certaine prolixité dans la manière de parler et de penser. » Mais le même savant souligne qu'il serait bien imprécis d'affirmer que les peuples « complètement primitifs » ne possèdent ni les concepts abstraits ni les mots qui y correspondent (il s'agit des substantifs). Les concepts et les mots abstraits existent, dit-il, seulement en minorité face à une prépondérance extraordinaire des mots, symboles des choses concrètes.

1. Ch. Bally, *Le langage et la vie*, Genève-Lille, 1952, p. 116.

2. J. Schrijnen, *Einführung in das Studium der indogermanischen Sprachwissenschaft*, Heidelberg, 1921, p. 70.

3. D. Westermann, *Völkerkunde von Afrika*, Essen, 1940, p. 417.

4. K. Moszyński, *Człowiek. Wstęp do etnografii powszechnej i etnologii*, Wrocław-Kraków-Warszawa, 1958, p. 688, 745 ; et idem, *Słownictwo ludów tzw. prymitywnych*, dans *Biuletyn Pol. Tow. Językoznawczego XV*, 1956, p. 93-112 surtout pages 97, 103, 105, 111.

Le lecteur sera peut-être surpris qu'en m'étant proposé de prouver le caractère archaïque d'une manière d'expression linguistique, je ne parle que du caractère primitif. Mais la contradiction n'est qu'apparente, car dans l'aspect de la question traitée ces deux termes sont presque des synonymes. Ce qui est un primitivisme du point de vue génétique, c'est-à-dire des tendances d'évolution de la pensée, peut être défini comme archaïsme du point de vue de la structure stylistique actuelle de la langue d'une classe sociale évoluée <sup>1</sup>.

A la lumière des principes exposés ci-dessus il paraît donc hors de doute que par rapport à la structure stylistique de la langue littéraire roumaine d'aujourd'hui, la manière de s'exprimer des paysans de Drăguș peut être reconnue comme archaïque.

Ceci concernerait donc une réponse à la première question posée. En cherchant une réponse à la deuxième question on doit se demander d'abord si le primitivisme constaté de la manière d'expression linguistique paysanne est un reflet de la mentalité primitive. Je souligne encore une fois que je tiens à placer ce problème particulier dans un cadre plus général en essayant de répondre au problème si on peut mettre sur le même plan fait de langue et fait de pensée.

La réponse pourrait être relativement affirmative si on envisageait le

1. Le terme « primitif » comme qualificatif auprès de différents substantifs et dans différents contextes a reçu diverses nuances de sens et de contexte. Dans cette courte notice il est impossible de m'occuper de l'histoire intéressante d'ailleurs de ce terme. Je me vois donc forcé de faire le renvoi aux précisions concernant ce sujet contenues dans le livre de K. Moszyński, *op. cit.*, p. 33, et surtout dans celui de R. Firth, *Human types. An Introduction to Social Anthropology* (dans la version polonaise *Spółczności ludzkie* Warszawa, 1965, p. 17, 46, 75, 173, 194). Le problème le plus urgent dans cette question serait de savoir si l'on peut employer le terme « primitif » dans le groupe de mots : « Langues primitives ». Quelques savants le font p. ex. H. Kronasser, *Handbuch der Semasiologie*, Heidelberg, 1952, p. 115. D'autres, dont St. Ullmann, *Semantics*, Oxford, 1962, p. 115, qui affirme qu'il faudrait plutôt parler des « languages of primitive races », sont plus prudents.

Ajoutons que les peuples primitifs sont ceux qui se distinguent des sociétés civilisées au point de vue de la technologie, structure sociale et organisation. En tous cas, une fois de plus, il faut affirmer que le primitivisme n'est aucunement le manque d'intelligence.

Le terme « primitif » est commode, mais tout en l'employant il faut être toujours conscient de ce caractère d'abréviation verbale. D'un autre côté, il faut avoir en vue l'opposition globale que font les intellectuels et les citadins de toute race à tout ce qui est hors du contexte de « leur » culture.

tout premier commencement de la constitution d'une phrase ou d'un mot dans le passé lointain, commencement qui doit refléter une pensée. Il faut souligner le « relativement affirmative », car l'expression linguistique d'une pensée n'est jamais complètement adéquate, et la déforme dans une certaine mesure, d'une façon consciente ou inconsciente <sup>1</sup>. Au fur et à mesure que le temps s'écoule, la mentalité, pourvu qu'elle trouve des conditions favorables, se développe, même à un degré considérable, tandis que l'expression linguistique reste souvent la même. Dans les sociétés peu évoluées la raison de cet état de choses réside plutôt dans le langage et dans la valeur extracommunicative qu'on lui attribue, et qui empêche son développement. Comme dit Ch. Bally « dans les sociétés peu évoluées la tradition revêt d'une autorité considérable les manifestations sociales et symboliques du langage » <sup>2</sup>.

Il s'impose encore de constater que les conditions et les situations qui créent la mentalité primitive sont, à leur tour, créées par des conditions primitives de vie des hommes ne profitant pas de produits de la culture supérieure. Et la langue, dans une certaine mesure, reste le reflet de la mentalité. Toutefois elle possède une fonction affermissante, car elle conserve des formes primitives traditionnelles dans des groupes sociaux représentant déjà des conditions de vie évoluées et, ce qui va de pair, ayant aussi une mentalité évoluée. Ch. Bally, lui aussi, constata cet état de choses : « La langue », dit-il, « fournirait, je crois, des indices abondants de ces survivances. On verrait p. ex. que son évolution est toujours en retard sur celle de la pensée moyenne, si bien qu'elle impose à l'esprit le plus abstrait les formes mythiques, illogiques, ou enfantines » <sup>3</sup>, ou encore : « La langue est toujours en retard sur la mentalité moyenne d'une société et la ramène à des formes et des rapports quelque peu primitifs » <sup>4</sup>.

Encore faudrait-il attirer l'attention que ce décalage entre pensée et langue peut différer quant aux dimensions et l'intensification, au sein même d'une société, par rapport aux couches de classes sociales ou autres groupes, fixés aux différents niveaux de culture et de développement de la pensée.

De ces observations générales passons maintenant à l'évaluation des

1. Comparez p. ex. J. Marouzeau, *Notre langue*, Paris, 1955, p. 195, 198.

2. Ch. Bally, *Le langage et la vie*, Genève-Lille, 1952, p. 118.

3. Ch. Bally, *op. cit.*, p. 115.

4. Ch. Bally, *op. cit.*, p. 124.



énoncés paysans, cités ci-dessus. Il s'agit de voir si les énoncés dont la construction nous paraît assez primitive, à nous intellectuels, peuvent être considérés en tant que reflets de la mentalité primitive. La réponse ici n'est pas facile et ne peut être semblable pour tous les énoncés. Il semble qu'il soit nécessaire de les répartir par groupes.

Quelques-uns parmi ces énoncés portent un caractère formel de proverbe. On se demande alors si l'on peut tirer des conclusions linguistiques des proverbes. Les linguistes ne sont pas tout à fait d'accord sur ce sujet, mais ils seraient plutôt enclins à donner une réponse négative. P. ex. le professeur T. Kowalski, dans un de ses ouvrages, déclare : « Grâce à la fixité de leur forme, les proverbes ne peuvent jamais donner une idée claire des dialectes locaux »<sup>1</sup>. M. Cohen constate objectivement : « au point de vue linguistique les proverbes présentent souvent des faits spéciaux de syntaxe »<sup>2</sup>. M. Cohen attire aussi l'attention sur le « style des proverbes comportant généralement des rythmes et rimes qui permettent de les retenir plus facilement et des raccourcis d'expression »<sup>3</sup>. Il s'agit là, bien sûr, des traits qui distinguent la langue des proverbes, du parler courant contemporain. Mais est-ce qu'il est vraiment indispensable d'exclure l'analyse linguistique et stylistique de ce genre des énoncés. Naturellement tout dépend des conclusions que l'on veut en tirer.

On a constaté depuis longtemps que dans les sociétés ou groupes sociaux sans écriture, l'usage des formules lapidaires y compris les proverbes est spécialement développé. Comme le souligne le professeur K. Dobrowolski<sup>4</sup>, dans les cultures traditionnelles transmises d'une génération à l'autre par la voie orale ou par la démonstration, les proverbes sont un moyen facilitant la transmission aux générations successives de principes généralisés d'une expérience empirique détaillée. Du point de vue structurel ce sont des phrases figées. Leur fonctionnement est une répétition sans changement, dans des situations de vie définies, par des générations qui se succèdent. Cette persistance est due au fait que, pour définir des différentes situations de vie, il est relativement plus facile d'opérer par des totalités linguistiques toutes faites que d'élaborer un énoncé chaque fois nouveau à l'aide des mots particuliers.

1. T. Kowalski, *Les Turcs et la langue turque de la Bulgarie du Nord-Est*, Kraków, 1933, p. 14.

2. M. Cohen, *Pour une sociologie du langage*, Paris, 1956, p. 258.

3. M. Cohen, *op. cit.*, p. 262.

4. K. Dobrowolski, *Chłopska kultura tradycyjna*, *Etnografia Polska* I, 1958, p. 28.

L'intensification de l'emploi des proverbes dans le parler courant, insérés dans un contexte plus large, est certainement une marque d'un certain primitivisme de mentalité puisqu'il prouve la paresse ou l'impuissance de l'esprit. Néanmoins, je crois, que, vu la fonction des énoncés de ce type pour généraliser les expériences particulières, on peut de fait leur attribuer le rôle des généralisateurs à un degré plus ou moins élevé. Ce rôle résulte des analyses détaillées, effectuées au deuxième paragraphe.

Le deuxième groupe est formé d'énoncés d'une construction plus libre, ayant décidément un caractère concret et détaillé. Mais il serait trop difficile et trop imprudent de les définir en tant qu'expression de la mentalité primitive des individus, sans réserves ni restrictions; ceci concernant surtout mes informateurs. Car un village d'agriculteurs est une communauté aux contours bien définis, munie d'une tradition fortement enracinée. Au sein de cette communauté tous conforment leur langage à un standard de groupe portant la marque d'un groupe constitué. De la sorte, la manière d'expression linguistique de ce groupe est identique ou presque identique. Cette manière d'expression, transmise d'une génération à l'autre, doit rester homogène, car l'individu marqué par son groupe ne peut pas se soustraire à son emprise sous peine de sanctions. Mais est-ce que la mentalité reste contemporanément homogène dans tout le village? La réponse ici est décidément négative. Car toute une gamme de nuances apparaît depuis une mentalité pas trop éloignée de celle, exprimée par les énoncés sus-cités, à travers une autre plus évoluée, jusqu'à celle, représentée par des individus spécialement doués et instruits. Bref, au sein même d'un groupe relativement homogène, la relation entre la mentalité et son expression linguistique ne peut être uniforme. Les énoncés de construction « primitive » utilisés par certains membres du groupe, correspondent à une mentalité plus primitive, utilisés par les autres membres, ils seront seulement des archaïsmes stylistiques, employés uniquement comme symbole d'unité avec le groupe dont ces membres font partie.

Pour terminer, je voudrais encore prêter un peu d'attention aux termes : concret, abstrait, détaillé, général, employés si fréquemment dans mon mémoire. Je vais essayer de définir leur structure sémantique et déterminer leurs relations réciproques car comme le dit M. St. Ullman<sup>1</sup> : « Il

1. St. Ullmann, *Semantics. An introduction to the science of meaning*, Oxford, 1962, p. 126.



est d'une haute importance pour un spécialiste de déterminer clairement ses termes et de les délimiter d'une façon saillante les uns des autres. De là les discussions acrimonieuses et sans fin dans les œuvres philosophiques, les cours de justice et les conférences diplomatiques concernant la définition précise et la délimitation des mots abstraits ». En effet, les termes dont il s'agit sont discutés en détail dans le dictionnaire de philosophie de A. Lalande <sup>1</sup>, où l'on pourra trouver leurs définitions et leurs synonymes plus ou moins proches.

La raison de ces difficultés a été le mieux mise en lumière par M. St. Ullmann <sup>2</sup> : « A l'exception des noms propres et un nombre restreint de noms communs qui se rapportent aux objets uniques, les mots désignent non pas des mots d'ordre particuliers, mais des classes de choses ou d'événements rattachés par un élément commun. Leur sens vague résulte alors de leur caractère générique ». Même les termes « abstrait » et « concret » prêtent à des confusions car, employés dans divers contextes, ils ne sont pas toujours univoques <sup>3</sup>. Dans mon mémoire j'emploie les accouplements de termes : concret-abstrait, détaillé-général comme des presque synonymes. Une telle corrélation ne peut exister qu'au sens large et ces termes ne peuvent être considérés comme des synonymes relatifs que dans certains cas. Cette corrélation est trompeuse pour une analyse approfondie, car d'un côté « un mot peut être extrêmement général dans son sens tout en restant sur un plan concret » <sup>4</sup>. En outre, les correspondances ne sont pas toujours réversibles ; p. ex. « détaillé » signifie en général « concret », mais il n'en est pas nécessairement de même à l'inverse. Pour moi l'opposition la plus significative est formée par « détaillé » et « général ». Pour éviter toute équivoque on pourrait employer des termes nouveaux, moins « chargés » par l'emploi, notamment : « polysynthétique » et « isolé ». L'établissement des traits oppositionnels à l'intérieur de chaque accouplement cité présente aussi des difficultés, qu'il m'est impossible d'aborder ici plus amplement.

La limite entre le concret, le général ou l'abstrait n'est pas nettement tranchée. L'établissement d'une limite plus précise peut dépendre de la

1. A. Lalande, *Vocabulaire technique et critique de philosophie*, 4 Paris, 1932, t. I-III, s. v. abstraction ; abstrait ; abstraites / sciences / ; concret ; concrétion ; général ; généralisation ; générique ; individuel ; réel ; singulier ; spécifique ; spécification ; universel.

2. St. Ullmann, *op. cit.*, p. 118.

3. Cp. p. ex. St. Ullmann, *op. cit.*, p. 43.

4. St. Ullmann, *op. cit.*, p. 119.

perception ou individuelle ou de celle d'un groupe social, peut-être aussi du degré de l'éducation d'un individu ou d'un groupe. En tout cas les oppositions sont mieux marquées dès qu'elles sont plus fortement polarisées.

Le caractère concret d'un concept est fondé sur une certaine somme de ses traits caractéristiques ayant un reflet net et actuel dans la réalité objective. Néanmoins ces traits se doivent d'être observés, car chaque concept est fondé, du point de vue sémantique, sur un choix plus ou moins conscient de traits. Dans le conscient de chaque individu parlant il existe une certaine somme de traits indispensables pour individualiser le concept, mais il existe aussi, en rapport avec les groupes sociaux et le degré de l'éducation, des hésitations quant à leur nombre. L'isolement de ces traits indispensables jusqu'au minimum acceptable mène à la généralisation et à l'abstraction. En dépendance du nombre de traits que l'on ajoute à ce minimum relatif où que l'on isole, nous avons la gradation aussi bien dans le caractère détaillé et concret que dans le général et l'abstrait. L'isolement très poussé mène à une telle généralisation et abstraction, que le travail sur de tels concepts exige une attention tendue ; à un tel degré d'abstraction une faute de raisonnement est toujours possible et surtout difficile à découvrir. Au contraire les intellectuels ressentiront comme une concrétisation poussée trop loin dans les détails, une accumulation dans le même concept et son contenu sémantique des traits considérés par les citadins et surtout les intellectuels comme non indispensables pour individualiser le concept. De cette opposition entre les concepts en majorité généralisés et abstraits qu'emploient les intellectuels, et ceux, trop détaillés en emploi dans les groupes sociaux peu évolués, naît, dans le conscient des citadins et intellectuels un sentiment de mépris et de supériorité.

De la sorte, le progrès dans l'intellectualisation de la langue réside dans l'effort continu d'un côté, de se débarrasser du nombre de plus en plus croissant de traits individuels et particuliers, de l'autre, de la généralisation du concept ou de l'action <sup>1</sup>.

Je pense que ma position a l'avantage de ne pas répéter que l'acquisition

1. Cet aspect historique dans l'acquisition et le progrès de l'abstraction dans l'histoire de la langue latine est mis en évidence d'une façon magistrale dans le livre de J. Marouzeau, *Quelques aspects de la formation du latin littéraire*, Paris, 1949, § V : La conquête de l'abstrait.

du progrès mental et civilisateur repose dans le goût de l'analyse. Le citadin et l'intellectuel usurpent souvent le droit exclusif et l'aptitude à cette analyse. Cela, en conséquence, mène au sentiment de supériorité et de mépris vis-à-vis de groupes sociaux peu évolués, paysans, peuples de culture primitive, sentiment évoqué précédemment. Mais cette attitude est justifiée uniquement dans le cadre de la culture citadine. Le même intellectuel arrivé à la campagne ne sait ni différencier ni analyser les concepts propres au paysan, de même qu'il est souvent incapable de reconnaître différentes plantes utiles, différencier un bœuf du taureau, une vache de la génisse, un cheval de la jument, etc. Ses déclarations à cet égard surprennent les campagnards et souvent prêtent sujet à des railleries, même de la part des enfants paysans à qui cette distinction est tout à fait évidente.

Les conclusions présentées ci-dessus sont le résultat d'une analyse linguistique approfondie sur le plan plus général, génétique d'un côté, panchronique de l'autre. Revenons maintenant au cas particulier des énoncés paysans roumains. Il semble que ces énoncés divisés par moi en groupes d'après leur origine probable soient maintenant des formes lexicalisées à un degré assez haut, mais cristallisées dans des phases différentes de l'évolution linguistique. Mon analyse essayait de déchiffrer précisément de quelles phases proviennent ces formes particulières. Néanmoins il semble évident que du point de vue du sentiment linguistique d'un intellectuel il faut placer toutes ces formes en un bloc uniforme s'opposant au style citadin.

En finissant ce chapitre il faut encore mettre en relief ce qui constitue une nouveauté méthodologique de mes réflexions. Dans les recherches concernant le problème de la généralisation et le procès de l'abstraction, le poids était surtout posé sur des éléments lexicaux, notamment des substantifs et adjectifs. Mon exposé élargit ce cadre d'idées sur des structures syntaxiques et stylistiques et sur l'opposition des classes sociales dans l'emploi de différents types de structures linguistiques parallèles.

Witold TRUSZKOWSKI.